L'émergence de surfeurs malgaches à Madagascar : comment de nouvelles spatialités participent aux façonnements de paysages

*The Emergence of Malagasy Surfers in Madagascar : How New Spatialities
Contribute to Shaping Landscapes*

Lilia Khelifi

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/paysage/23794>

DOI : 10.4000/paysage.23794

ISSN : 1969-6124

Éditeur :

École nationale supérieure du paysage de Versailles-Marseille, Institut national des sciences
appliquées Centre Val de Loire - École de la nature et du paysage, École nationale supérieure
d'architecture et de paysage de Bordeaux, École nationale supérieure d'architecture et de paysage de
Lille, Agrocampus Angers

Référence électronique

Lilia Khelifi, « L'émergence de surfeurs malgaches à Madagascar : comment de nouvelles spatialités
participent aux façonnements de paysages », *Projets de paysage* [En ligne], 25 | 2021, mis en ligne le 31
décembre 2021, consulté le 09 février 2022. URL : <http://journals.openedition.org/paysage/23794> ;
DOI : <https://doi.org/10.4000/paysage.23794>

Ce document a été généré automatiquement le 9 février 2022.

La revue *Projets de paysage* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons
Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

L'émergence de surfeurs malgaches à Madagascar : comment de nouvelles spatialités participent aux façonnements de paysages

The Emergence of Malagasy Surfers in Madagascar : How New Spatialities Contribute to Shaping Landscapes

Lilia Khelifi

- ¹ C'est en participant à un colloque international sur les ambiances en décembre 2020¹ que la notion de paysage prenait sens dans le cadre de mes recherches sur l'émergence du surf à Madagascar. La polysémie de cette notion est complexifiée par les différentes approches possibles selon les (sous-)disciplines scientifiques, les époques et les contextes culturels (Lenclud, 1995 ; Paupert, 2011 ; Candau et Le Gonidec, 2013). Dans la géographie française, le paysage devient central lors de l'institutionnalisation de cette discipline au début du siècle dernier avant d'être « réinvesti sous l'angle de l'espace vécu et perçu » lors de « l'émergence du courant d'une géographie *sociale* dans les années quatre-vingt » (Davodeau, 2011, p. 246). Ce concept s'avère un enjeu épistémologique et de recherche aussi bien en géographie physique (Carcaud *et al.*, 2019 ; Coëffé *et al.*, 2014 ; Paskoff, 2005) que dans les champs de la géographie urbaine (Manola et Geisler, 2012 ; Manola, 2013), touristique (Bonin, 2001), patrimoniale (Sgard, 2010 ; Chenet, 2001), entre autres. Il ressort de la littérature scientifique que le paysage relève d'interprétations qui passent par l'expérience corporelle éprouvée par l'individu, un acteur à part entière du paysage. Au-delà du seul prisme de la vue (Lenclud, 1995) ou de l'odorat (Dulau et Pitte, 1998 ; Candau, 2000), ce sont différents sens (Serres, 2014 ; Berthoz, 1997) qui sont convoqués ensemble dans l'expérience du paysage. Le corps, cet « impensé de la géographie française » (Di Méo, 2010, p. 466), « est au centre de processus qui organisent et structurent l'espace qui l'environne ou lui donne un sens » (Barthe-Deloizy, 2010, p. 12). Les surfeurs² se révèlent un cas d'étude stimulant pour comprendre les imbrications entre les corps et l'espace

évoquées en façonnant une territorialisation, voire une merritorialisation³ singulière. Les imaginaires collectifs et individuels construits par la circulation de supports (audio)visuels et écrits depuis l'après Seconde Guerre mondiale (Benassi, 2018 ; Guibert, 2011) ont érigé un archétype du corps du surfeur au sein d'une vague en mouvement. L'objectif de cet article est d'approfondir les liens entre spatialités⁴, sensorialités et paysages en s'intéressant à la fois aux pratiques observées et aux imaginaires récoltés au cours de l'enquête de terrain. En quoi les pratiques et les imaginaires du surf façonnent-ils de nouvelles manières d'appréhender les paysages ? Dans la mesure où les paysages sont des construits sociaux (Sgard *et al.*, 2018), je propose d'aborder la façon dont des individus et des groupes sociaux se sont peu à peu (ré)approprié des portions du littoral relevant de leur espace vécu (Frémont, 2009) par la transformation de leurs pratiques (Lussault, 2007, 2013) à travers l'étude de la diffusion du surf auprès d'habitant·e·s de trois localités côtières malgaches (Mahambo⁵, Ambatomalama⁶ et Fort-Dauphin⁷). Puis j'analyserai, à partir des imaginaires individuels et collectifs récoltés au cours de l'enquête de terrain, comment l'objet d'étude qu'est le surf participe à éclairer la notion de paysage en géographie et plus largement en sciences sociales. Et ce, en retenant la notion de « paysage », telle que Anne Sgard et Sylvie Paradis l'ont définie dans l'ouvrage (2019) qu'elles ont dirigé, « à savoir comme *relation au monde, aux autres et à soi-même* » (cité par Thémines, 2020), alors que l'emploi de « paysages » au pluriel dans cet article vise à renforcer les définitions et les perceptions proposées par des individus et/ou des groupes sociaux.

À Madagascar, « la mer n'est pas un terrain de jeux »

La méthodologie d'enquête : une ethnographie des surfeurs locaux

- 2 Le manque de recherches scientifiques en sciences sociales sur les pratiques, les vécus et les représentations de l'océan et de la plage à Madagascar (Vérin, 2000), l'insularité paradoxale (Bonnemaison, 1990 ; Dehoorne et Saffache, 2008) de cette Grande Île (Fournet-Guérin, 2010), la quasi-absence de surf(eurs) malgré les potentialités offertes sur l'ensemble de son pourtour et sa situation stratégique entre l'Afrique du Sud et La Réunion – toutes deux (re)connues pour leurs « univers du surf » (Guibert, 2006) à l'échelle mondiale – ont conditionné le choix de Madagascar pour cette étude. L'enquête qualitative menée entre les mois de septembre et d'octobre 2017 a consisté en des entretiens semi-directifs selon des guides de questions préparés en amont du séjour de recherche auprès d'acteurs institutionnels (ministère de la Jeunesse et des Sports, mairies, etc.), de gérants d'entreprises en lien direct avec le surf (les fondateurs de l'école de surf Summer Session Surfing School à Mahambo, le fondateur de l'entreprise de séjours de surf Madagascar Surf Trips à Tuléar⁸) et d'habitants pratiquants de surf. Des observations directes et participantes ont été menées sur les plages et au sein de groupes de surfeurs locaux. Des conversations informelles avec les interrogé·e·s et d'autres individus (des membres des familles et ami·e·s de surfeurs locaux, mais aussi des habitant·e·s sans lien direct avec des surfeurs) ont permis de situer les discours récoltés et de les confronter à d'autres points de vue (Wacquant, 2002 ; Volvey *et al.*, 2012). L'objectif était de saisir des discours et des pratiques aussi bien de la part d'acteur·rice·s institutionnel·le·s que d'habitant·e·s des localités enquêtées, qu'ils/elles soient pratiquant·e·s de surf ou non. La brièveté du temps passé sur le terrain ainsi que les temps longs de déplacement entre les différentes localités

n'ayant pas permis de mener une partie de l'enquête à Tuléar⁹, la ville de Fort-Dauphin, qui privilégie les (ré)appropriations locales du surf, se révélait davantage pertinente pour y poursuivre les questionnements de recherche proposés. Ce sont au total 37 entretiens semi-directifs qui ont été menés auprès de surfeurs locaux (3 entretiens à Tananarive, 15 à Mahambo, 3 à Ambatomalama et 16 à Fort-Dauphin). Le faible nombre d'entretiens obtenu à Ambatomalama s'explique, au-delà du court séjour de recherche, par le fait que c'est un petit hameau. Aucun entretien formel n'a pu être réalisé avec des acteur·rice·s institutionnel·le·s malgré différentes tentatives. Tous les échanges évoqués dans la méthodologie ont eu lieu en langue française. Ne maîtrisant pas le malgache et le niveau de français des interrogé·e·s étant variable, Dah (surfeur habitant de Mahambo) s'est improvisé interprète pour une minorité d'interlocuteur·rice·s à Mahambo et les trois à Ambatomalama. Le terme « paysage » n'ayant pas été explicitement employé par les enquêté·e·s, c'est à partir de la littérature scientifique et de l'enquête menée que sont proposées des analyses de ce concept, tel que défini plus haut, qui n'engagent que l'auteure.

Les lentes appropriations du surf par des habitant·e·s au sein des localités enquêtées

- 3 Les premières observations directes sur les plages et les conversations avec des habitant·e·s ont révélé une pratique récréative des plages et une immersion dans l'océan quasi-absentes car les croyances autour de l'océan en font un espace répulsif. Quant aux pêcheurs qui se rendent au large à bord de leurs pirogues en bois à balancier, la plupart ne savent pas nager. C'est à Mahambo que la première école de surf, Summer Session Surfing School, a été créée en 2003 par Gils et Fred, deux frères malgaches issus de la bourgeoisie merina (Crenn, 1998), qui ont vécu à la capitale Tananarive avant d'effectuer leurs études supérieures en Nouvelle-Zélande, pour l'un, et sur la côte basque française, pour l'autre, où ils ont découvert l'ampleur des débouchés économiques possibles autour du surf (d'après l'entretien avec Gils, à Mahambo, le 23 septembre 2017). Gils a insisté sur les difficultés rencontrées depuis l'ouverture de l'école jusqu'à la date de l'entretien :

« Développer l'école n'a pas été facile. La plus grosse barrière est culturelle. La mer n'est pas un terrain de jeux¹⁰. Beaucoup ne savent pas nager. L'aspect est surtout nourricier, on s'y rend sur une pirogue. La mer est un danger, pas un jeu, surtout les vagues. Pour les gens de Tana [Tananarive], la mer reste un tabou. C'est un endroit sacré, qui prend les gens. Il y a beaucoup de croyances autour de la mer, la possibilité qu'il y ait des esprits. Aller dans l'eau ne fait pas partie de la culture. Ils se baignent où ils ont pied peut-être. »

- 4 Les plages sont donc avant tout des espaces de circulation pour se rendre d'un point à un autre de la localité ou des lieux de vente des produits de la pêche. Ces éléments contextuels permettent d'appréhender cette relation paradoxale au littoral, à la fois nécessaire et recherché pour ses ressources halieutiques notamment, et rejeté et craint car accusé d'emporter des vies humaines. Parmi les surfeurs locaux rencontrés et interrogés à Mahambo, plusieurs se rendent à Ambatomalama pour sa vague spécifique, qui « déroule¹¹ » sur une longue distance jusqu'au bord de plage. Anjy (surfeur malgache interrogé à Tananarive, où il habite depuis une dizaine d'années, le 24 septembre 2017) explique la singularité de cette vague, qui « déroule sur une longue distance du *reef* [corail] au *beach* [sable]. Ce genre de vague, c'est de l'or, car tu sors de

l'eau, puis tu marches pour retourner où se forme la vague. Tu n'as pas à te fatiguer à nager avec le courant fort ».

Figure 1. Veno, surfeur habitant d'Ambatomalama, en train de surfer la vague décrite par Anjy précédemment

Source : Lilia Khelifi, septembre 2017.

- 5 Bien que la pratique du surf nécessite la présence d'un océan ainsi que des conditions physiques assurant la formation de vagues, ces potentialités territoriales-merritoriales ne s'accompagnent pas toujours de pratiques dans ces espaces ni d'une mise en valeur sur les plans esthétique et économique. À Mahambo et à Fort-Dauphin, il n'y a quasiment aucune infrastructure sur les plages. Catherine Fournet-Guérin (2009) rappelle que les pouvoirs publics investissent très peu sur le littoral, privilégiant les hautes terres et la capitale. Ce sont des entrepreneurs étrangers – français pour la plupart – qui ont ouvert les quelques hôtels à Mahambo depuis le début des années 2000, tous situés en retrait du bord de plage (d'après les conversations avec des habitant·e·s). Seul un hôtel se situe à moins d'un kilomètre de la plage.

Figure 2. Carte mentale de Mahambo dessinée par Dah (surfeur habitant de Mahambo âgé de 23 ans)

Source : Lilia Khelifi, septembre 2017.

- 6 Régulièrement évoquée par les différentes interlocuteur·rice·s à Tananarive et à Mahambo, la ville de Fort-Dauphin comptabilise un nombre important de surfeurs aguerris parmi les locaux et d'acteur·rice·s qui participent à l'institutionnalisation de cette pratique sur l'île. La diversité d'expositions aux vents selon les plages et la variété des fonds marins (fond rocheux et fond de sable) permettent la formation de différents types de vagues (Mariani, 2013). Anjy considère que :

« Fort-Dauphin est la Mecque du surf malgache. C'est un hub du développement local du surf. Tandis que Tuléar c'est que du gros business pour les très pro [comprendre professionnels] touristes. C'est inexistant pour les locaux » (d'après notre premier entretien, à Tananarive, le 13 septembre 2017).

C'est un surfeur local de Fort-Dauphin, Maxime, qui a créé la Fédération Malagasy de surf.

« Il a été envoyé en Inde pendant un an dans un bureau de l'ISA [International Surfing Association, Association internationale de surf] qui forme les instructeurs. Il est le premier instructeur de surf malgache avec un diplôme de la fédération internationale. »

Figure 3. La ville de Fort-Dauphin vue du ciel : des plages offrant différentes expositions aux vents

Source : fort-dauphin.org, date de consultation : 14 juillet 2021.

- 7 Sonny (surfeur habitant de Fort-Dauphin, interrogé dans son snack-bar sur une plage de la ville, le 02 octobre 2017) témoigne des difficultés administratives rencontrées pour ouvrir son « snack-bar » sur l'une des plages de la ville :

« Ils m'ont fait galérer pendant des mois, j'ai vraiment attendu très longtemps. Je voulais ouvrir ce snack sur cette plage, parce qu'y a rien. C'est vraiment dommage. C'est l'une des plus belles plages mais y a rien. »

Le temps passé à l'eau mais aussi et surtout en dehors, sur la plage, redessine l'espace vécu des surfeurs malgaches. Ces derniers passent de plus en plus de temps sur les plages tantôt à observer l'océan pour comprendre la formation des vagues, tantôt avec leurs amis avant, entre ou après une session de surf à l'eau. Des personnes interrogées au cours des différents entretiens et conversations ont insisté sur la part de risque qui augmente en fonction du temps passé dans l'eau. Au-delà de trente minutes, la fatigue corporelle peut entraîner une baisse de vigilance, « une crampe peut vite arriver » (d'après l'entretien avec Titi, surfeur habitant de Fort-Dauphin, le 29 septembre 2017). Il est important de préciser que la quasi-totalité des surfeurs enquêtés avait moins d'une trentaine d'années. Marcel (surfeur habitant de Fort-Dauphin, âgé d'une soixantaine d'années au moment de l'entretien, interrogé le 03 octobre 2017) affirme faire partie des pionniers du surf malgache :

« J'ai commencé le surf en 1990-1991 avec des vazahas [terme malgache pour désigner les étrangers] venus de la Réunion. J'ai découvert le surf à ce moment. Ils m'ont enseigné le surf. Ils m'ont encouragé à persévérer. Au début, j'avais peur. Avant leur départ, ils m'ont donné leur planche. Les autres habitants pensaient quand ils me voyaient avec ma planche sous le bras que c'était un requin sec à cause des ailerons ou sinon ils disaient "voilà Marcel avec son ski". »

Les surfeurs malgaches plus jeunes (30 ans et moins) témoignent des difficultés pour apprendre à nager dans l'océan, notamment parce que si leurs parents savaient qu'ils allaient se baigner, « on prenait une sacrée raclée » (d'après Sonny, le 02 octobre 2017). Le stigmate de déviant associé au surfeur (Benassi, 2018, p. 46-48 ; Guibert, 2006 ; Lemarié, 2016) est encore prégnant dans les localités enquêtées.

« Le surfeur est souvent décrit comme le gars qui ne veut pas travailler, l'égoïste. C'est un discours que j'ai souvent entendu » (d'après Anjy, interrogé à Tananarive, le 13 septembre 2017).

- 8 Cette nouvelle manière d'appréhender le corps, grâce à l'apprentissage de la nage puis du surf, induit l'apparition de sensations jusque-là inconnues. Anjy considère que « la vague, l'océan, tout est tangible. C'est un élément avec une énergie et tu t'adaptes » (entretien à Tananarive, le 13 septembre 2017). Ce qui caractérise la difficulté des pratiques de glisse est aussi ce qui participe de l'intérêt que les surfeurs leur portent : l'instabilité, l'acceptation du déséquilibre et l'adaptation constante exigée sont au cœur de la pratique (Mariani, 2013). D'après Gils (interrogé à Mahambo, le 23 septembre 2017) :

« La sensation de glisse, c'est indescriptible. Y a tellement de sensations différentes. Une des choses qui devrait être un pilier, c'est être humble face aux éléments. On ne peut que s'adapter et fusionner, pas maîtriser. »

Apprendre à ressentir avec l'ensemble de son corps l'aspiration de la vague, d'autant que la vue seule devient insuffisante car le surfeur est dos à la formation de la vague, et se lever au moment adéquat pour être accompagné par la poussée de la vague nécessitent des répétitions rigoureuses. C'est par l'expérience et la mémoire du corps que les surfeurs affinent de plus en plus leur compréhension de l'océan, en identifiant des points d'entrée et de sortie dans les vagues, les zones de courant et leurs directions, ce qui leur permet de limiter la prise de risque et de décupler les sensations ressenties par l'amélioration technique. Le surfeur doit s'adapter à la force et à la direction de la poussée de la vague à chaque instant.

- 9 Les spatialités développées sur le littoral amènent les surfeurs des localités enquêtées à développer de nouvelles pratiques et infrastructures sur les plages. Cela participe à façonner des perceptions de paysages en convoquant leurs imaginaires fabriqués à travers les images en circulation sur les réseaux sociaux (Facebook et Youtube notamment, d'après mes observations et les conversations avec des surfeurs), ainsi que dans les magazines de surf français.

Des imaginaires collectifs aux imaginaires individuels des manières d'être surfeur

Les territoires-merritoires du surf(eur) : la production d'archétypes par les supports (audio)visuels

- 10 L'enquête de terrain menée a souligné les influences issues des mobilités d'individus et de l'accès aux réseaux sociaux dans la diffusion du surf parmi la population locale en matière d'apprentissage sur le plan corporel mais aussi de représentations et de pratiques sociales. Lors des entretiens formels et des conversations avec des surfeurs à propos des modalités de diffusion du surf dans les localités enquêtées, la réponse unanime se résumait par ces propos :

« Ceux qui ont amené le surf ici, ce sont les vazahas » (d'après Titi, le 29 septembre 2017).

Des précisions ont été apportées par les interrogés, citant systématiquement des Réunionnais^{es}, des Sud-africain^{es} et des Breton^{ne.s}¹². Ce sont par ces mobilités de surfeur^{seuse}s étranger^{ère}s, qu'elles soient de courte ou de longue durée, ponctuelles ou cycliques, que des surfeurs malgaches ont pu bénéficier, en plus de l'apparition de ces nouvelles spatialités et représentations perçues et vécues de la plage et de l'océan, de dons de matériel (planches, combinaisons, shorts de bain de marque de *surfwear*) et

de magazines de surf français. Bien conservées par les interrogés, plusieurs images de ces magazines ont été découpées pour décorer l'intérieur et l'extérieur de leur logement.

Figure 4. L'intérieur du logement de Dah, surfeur habitant de Mahambo

Source : Lilia Khelifi, septembre 2017.

Figure 5. Façade extérieure du logement de Joe, surfeur habitant de Mahambo

Source : Lilia Khelifi, septembre 2017.

- 11 Le sociologue Christophe Guibert (2011, p.13) démontre comment les magazines français spécialisés dans le surf sont calqués sur les modèles états-uniens (californiens) et australiens, en citant les propos de Guillaume Dufau, un des rédacteurs de *Surf Session* :

« “J’ai recopié [...], pompé [...], traduit sans citer l’auteur [...]. Bref, j’ai pillé sans vergogne [...]. Je souffre encore d’un complexe d’infériorité vis-à-vis des magazines américains et australiens, vénérables institutions quadragénaires, qui inspirent parfois le sentiment décourageant d’avoir tout dit, tout écrit, tout traité” (*Surf Session*, n° 200, mars 2004, p. 45). »

Par le biais de ces magazines et des réseaux sociaux (Youtube et Facebook) qu’ils consultent, les surfeurs locaux interrogés puisent dans l’imaginaire collectif du surf créé dans un contexte occidental (*ibid.* ; Benassi, 2018 ; Lemarié, 2016) pour se positionner et s’affirmer en tant qu’individus surfeurs. À Mahambo, trois d’entre eux ont créé leur propre page sur Facebook pour rendre visible leur activité de surfeur-guide¹³. Mais c’est surtout par le bouche à oreille que les interrogés établissent leur clientèle.

Figure 6. L'habitation de Dah, à l'entrée du village, ne passe pas inaperçue

Source : Lilia Khelifi, septembre 2017.

12 Dah (le 22 septembre 2017) procède ainsi :

« J'ai laissé mon numéro de téléphone au réceptionniste dans plusieurs hôtels et quand un client est intéressé pour surfer, il m'appelle. De temps en temps, je passe lui donner un billet pour pas qu'il m'oublie. »

Le monopole de cette activité d'instructeur ou de guide instauré par les fondateurs de l'école de surf n'a pas perduré en raison de sa réappropriation par d'autres habitants qui ont appris le surf en dehors de l'école, mais aussi de l'absence régulière des deux frères qui continuent d'occuper un emploi à Tananarive. Au moment de l'entretien avec Gils (le 23 septembre 2017), celui-ci s'installait à Mahambo afin d'y ouvrir un « éco-site » sur un terrain qui lui appartenait. La clientèle ciblée est principalement constituée d'adolescent·es du lycée français de Tananarive, avec lequel un partenariat a été mis en place depuis plusieurs années pour assurer un débouché économique pérenne et conséquent. Ce sont des séjours d'une semaine proposés pendant les périodes de vacances scolaires. Le site internet de l'école de surf Summer Session Surfing School¹⁴ montre la volonté de reproduire le modèle occidental du surf contemporain dans la terminologie employée et sur les photographies illustratives qui alimentent le paradigme actuel de la nature et de sa représentation attendue par les surfeurs. Des phrases extraites telles que : « Venez vivre une surf expérience unique sur un spot¹⁵ encore vierge et naturel » ou « des moments en totale symbiose avec la nature » renvoient à l'imaginaire collectif du surf contemporain. Les anglicismes récurrents sont également un marqueur fort du surf mondialisé : « découvrir le surf et la *beach life style* » ou encore « *have a good surf, aloha and always preserve our environment* ». Leur local se situe au sein d'un des plus anciens et luxueux hôtels de la commune. Les flyers disposés au sein de l'établissement permettent d'attirer une clientèle touristique non pratiquante de surf en leur proposant une initiation, mais le

tourisme littoral n'est pas suffisamment important à Mahambo pour assurer une clientèle régulière. Gils (interrogé le 23 septembre 2017) confie que « l'argent, c'est le nerf de la guerre » et reconnaît ne pas avoir suffisamment anticipé les « barrières culturelles » évoquées plus haut ainsi que les difficultés d'importation de matériel, « une vraie expédition. » C'est pour pallier ces difficultés que le partenariat avec le lycée français de Tananarive a été mis en place. En introduisant cette nouvelle pratique à Madagascar, grâce à leur expérience à l'étranger, les deux frères revendiquent sur leur site internet que « l'approche du surf n'est plus réservée à une élite ». Pourtant, l'élitisme de cette pratique est perpétué car la clientèle est uniquement composée d'étranger·ères et/ou d'individus aux revenus élevés.

- 13 Lorsqu'Anjy affirme (à Tananarive, le 13 septembre 2017) que « le surf est un sport de Blanc assez riche », c'est parce qu'« une planche coûte en moyenne 600 euros, plus la tenue, etc., on arrive à 1 000 euros. Ensuite, tu ajoutes le coût pour les voyages, avion, logement, etc., ça fait que c'est un sport de privilégiés » ; par ailleurs, les médias (audio)visuels véhiculent systématiquement des images de surfeur·euse·s occidentaux·ales. Titi (interrogé à Fort-Dauphin, le 29 septembre 2017) témoigne que :

« Plusieurs magazines sont déjà venus, le dernier c'était *Surf Session* avec cinq surfeurs sponsorisés pour faire des vidéos. Mais ni les surfeurs locaux ni les vagues ne sont reconnus sur la scène internationale. Dans les vidéos de surf, ce ne sont pas les locaux qui sont représentés, mais que des gars sponsorisés par les grandes marques. »

Le coût de l'équipement du surfeur, sa légitimité liée à des mobilités internationales (selon Dauphin, surfeur, habitant de Fort-Dauphin, interrogé le 30 septembre 2017, « si tu voyages pas, t'es pas un surfeur ») et sa couleur de peau (Brisson, 2017, analyse les discriminations vécues par des jeunes hommes noirs sur les plages de Rio de Janeiro, au Brésil) renvoient à la construction d'une image archétypale du surfeur largement véhiculée depuis les années 1950-1960 (Benassi, 2018 ; Guibert, 2006 et 2011 ; Lemarié, 2016). De plus, les photographies exposées dans les magazines de surf mettant davantage en avant les corps des individus dans l'exercice corporel de glisse sur une vague que le territoire auquel cette vague se rattache, les surfeurs locaux enquêtés souhaitent revendiquer à la fois leur propre corps et leur appartenance à la Grande Île.

Les pratiques du surf : au-delà des vagues

- 14 Le surf ne se définit pas uniquement par la pratique de la glisse sur les vagues à l'aide d'une planche, ce que démontre Jérémy Lemarié (2016) dans sa thèse de doctorat consacrée aux évolutions du surf entre Hawaï et la Californie du XVIII^e siècle, moment de la découverte du surf par les Européens, à l'année 2016. Les interrogé·es ont insisté sur le « mode de vie » qui englobe l'activité corporelle lors des entretiens, des conversations et des observations participantes. Deux aspects majeurs sont ressortis : la dépendance à des paramètres physiques marins et terrestres et la construction d'ambiances sur la plage et dans l'océan.
- 15 Aller surfer « dépend des conditions » d'après Gils (à Mahambo, le 23 septembre 2017). Les paramètres à prendre en compte relèvent aussi bien des plans marins que terrestres : la houle, les courants, la force, la forme, la hauteur et l'orientation des vagues dépendent de la topographie sous-marine, de l'intensité et de la direction des vents. Ces différents paramètres exercent des influences réciproques. Les vagues

identifiées et recherchées par des surfeurs sont imbriquées dans plusieurs échelles spatio-temporelles. La saison – l'hiver¹⁶ est celle propice aux vagues les plus puissantes –, le jour et l'instant choisi offrent des conditions variables à l'individu en quête de vagues. Lorsqu'un spot n'offre pas de conditions optimales pour la pratique, l'individu surfeur peut choisir d'attendre ou de se déplacer vers un autre spot.

- 16 Il est tout autant délicat de définir le terme paysage que celui d'ambiance. Théa Manola et Élise Geisler (2012, p. 680) s'interrogent sur la façon dont ces deux notions peuvent être appréhendées :

« Si l'ambiance et le paysage reposent tous deux sur une combinaison d'expériences sensorielles et cognitives, et s'appuient en partie sur l'environnement dans ses dimensions matérielles, perçues et connues, l'ambiance pourrait être assimilée à "l'incarnation sensible du 'génie du lieu'" (Thibaud, 2004), alors que le paysage serait plutôt "l'expression sensible et réflexive du rapport au territoire" (Fortin, 2007, p. 26) ».

L'enquête de terrain menée corrobore les propos ci-dessus. Parmi les pratiques des plages développées par les interrogés depuis leur apprentissage du surf, un nouveau rapport récréatif à la plage s'établit. La prise de repas partagés, le repos entre des sessions de surf dans l'eau, les discussions assis sur le sable, les odeurs qui se dégagent de la wax et la musique jouée et/ou écoutée participent à créer une ambiance et à définir ce « mode de vie » de surfeur évoqué par les interrogé·es. Selon Anjy (à Tananarive, le 13 septembre 2017) :

« La wax fait partie intégrante du surfeur. On sent la wax. C'est fabriqué avec de l'huile de coco ou du monoï. C'est une gomme qu'on applique sur la planche avant d'aller à l'eau afin de ne pas glisser. Donc les habits et la peau sentent la wax. »

Quant à la musique, des instruments peuvent être apportés comme ce fut le cas lors d'une observation participante au sein d'un groupe de cinq surfeurs (à Fort-Dauphin, le 03 octobre 2017). Lors d'une pause après une première session à l'eau, la reprise de la chanson *Plantation* de Kana a amené Joe (l'un des cinq surfeurs présents) à tenir les propos suivants : « Ça, c'est une chanson de surfeurs. » Mais le plus souvent la musique provient en continu d'une enceinte connectée à une clé USB dès le début du trajet pour aller sur la plage. L'ambiance créée sur cette dernière diffère de celle dans l'océan, lorsque l'individu surfeur s'élance sur sa planche pour atteindre la zone de formation des vagues. Blair (interrogé à Tananarive, le 24 septembre 2017), ancien surfeur professionnel d'origine néo-zélandaise, fondateur de l'agence Madagascar Surf Trips à Tuléar où il s'est installé définitivement en 2009, confie avoir « déjà eu peur. Tout le temps en fait. » La cicatrice sur sa lèvre supérieure, les coupures sur ses jambes « dues à l'effet rasoir du corail » rappellent la dangerosité de cette pratique, à l'instar d'autres interrogés qui ont avoué avoir éprouvé ce même sentiment de peur et/ou d'avoir des cicatrices sur le corps. La taille des vagues (au-delà d'un mètre, une impression de mur qui avance se dégage), la température extérieure (tous les interrogés ne possèdent pas de combinaison) et une mer agitée (le rythme des vagues est à prendre en compte) sont des éléments qui peuvent dissuader les surfeurs interrogés de se rendre à l'eau. Si les conditions sont jugées bonnes par l'individu après un moment d'observation depuis la plage, rituel systématique pour repérer les zones de formation des vagues, leur rythme, les directions et la force des courants, une discussion s'engage avec les pêcheurs revenus du large. Ces échanges avec les pêcheurs sont d'autant plus importants à Fort-Dauphin que la ville possède de nombreuses embouchures avec des lacs. L'eau stagnante dans laquelle des organismes se décomposent – « il y a parfois des chiens morts » selon Marcel (à Fort-Dauphin, le 03 octobre 2017) – peut attirer des requins

près des côtes. Dah (septembre 2017) affirme qu'il apprécie la rencontre avec certaines espèces marines :

« Les poissons, les tortues, parfois les dauphins, j'aime bien, même les baleines, même si elles cassent les vagues par leur mouvement de queue sur l'eau, mais les requins sont à chasser. »

Quant à l'ambiance avec les autres, les surfeurs interrogés expriment surtout leur besoin de ne pas se rendre seuls à l'eau ou alors « il faut qu'il y ait au moins quelqu'un sur la plage » (Titi à Fort-Dauphin, le 29 septembre 2017) pour intervenir rapidement en cas de problème. Mais d'après les interrogés qui ont déjà eu des expériences de surf à l'étranger ou qui se renseignent sur d'autres spots dans le monde par le biais des réseaux sociaux, la surf fréquentation de l'océan et des vagues peut rendre l'ambiance tendue.

« Il y a des règles de priorité pour surfer une vague, ça dépend de comment tu es placé quand elle se forme. Il y a aussi des règles tacites avec le localisme, qui existe un peu partout. Ce sont des locaux qui défendent leur vague parce qu'ils habitent là et qu'ils la surfent depuis tout petit et ça peut être très violent. Il faut être cool pour s'intégrer sur cette vague locale. Il y a les *Black Shorts* à Hawaï, les *White Shorts* à Maurice, etc. » (Anjy à Tananarive, le 13 septembre 2017).

Les mobilités des surfeur·euses étranger·ères qui ont participé à diffuser le surf à Madagascar s'expliquent en partie par une recherche de vagues peu fréquentées, dessinant de nouvelles spatialités individuelles et collectives qui contribuent à façonner des paysages pour ces surfeurs malgaches. Ces paysages ne peuvent se comprendre et se lire que dans une globalité, en convoquant aussi bien des aspects territoriaux et maritimes de l'ordre de l'espace vécu que des sensorialités développées en raison de l'environnement nécessaire à la pratique. L'enquête menée auprès de ces surfeurs permet d'explorer la multisensorialité des paysages (Manola et Geisler, 2012 ; Mehl et Péaud, 2019).

Conclusion

- 17 Cet article interroge les dimensions paysagères par les pratiques sociales et spatiales de surfeurs locaux dans trois localités côtières à Madagascar (Mahambo, Ambatomalama et Fort-Dauphin). L'insularité paradoxale prégnante dans la Grande Île, en raison de sa superficie et du rapport au littoral entretenu par les habitant·es des localités côtières dans une situation tantôt de dépendance (ressources halieutiques), tantôt de rejet (interdiction aux enfants de se rendre dans l'eau), en fait un cas d'étude stimulant pour comprendre les bouleversements engendrés par l'émergence du surf parmi la population locale. La plage et l'océan en tant que territoires-merritoires récréatifs sont aujourd'hui banalisés dans les imaginaires collectifs occidentaux (Urbain, 2002 ; Duhamel et Knafo, 2003 ; Coëffé, 2010 ; Coëffé *et al.*, 2012 ; Devienne, 2020) et véhiculés à travers le monde par des productions (audio)visuelles stéréotypées (Guibert, 2011 ; Benassi, 2018 ; Lemarié, 2016). Par leur expérience corporelle, les surfeurs développent des sensorialités en lien avec l'environnement de leur pratique, que sont les plages, l'océan et les vagues. Difficilement catégorisables en un paysage, ces trois éléments sont dissociables car uniques dans leur formation sur les plans temporel et spatial, ainsi que dans les perceptions et les pratiques sociales et spatiales des surfeurs. Mais c'est leur globalité qui permet à ces derniers de s'y exprimer en prenant en compte les conditions physiques du moment. L'émergence d'infrastructures récréatives sur les plages, à l'image du snack-bar ouvert par Sonny à Fort-Dauphin, attire également des

non-surfeur·euse·s et participe à renforcer un nouveau rapport au littoral parmi les habitant·e·s.

Je remercie vivement Merryl Joly pour sa relecture attentive et ses conseils avisés.

BIBLIOGRAPHIE

- Barthe-Deloizy, F., « Les spatialités du corps : Des pratiques ordinaires aux expériences extrêmes », HDR, université Michel de Montaigne, Bordeaux III, 2010.
- Benassi, S., « La route en marges. Retour sur les mythologies errantes de la culture surf », *Communication & langages*, vol. 1, n° 195, 2018, p. 43-58.
- Berthoz, A., *Le Sens du mouvement*, Paris, Odile Jacob, coll. « sciences », 1997, 345 p.
- Bonin, S., « Paysages et représentations dans les guides touristiques. La Loire dans la collection des Guides-Joanne, Guides Bleus (1856 à nos jours) », *L'Espace géographique*, vol. 30, n° 2, 2001, p. 111-126.
- Bonnemaison, J., « Vivre dans l'île », *L'Espace géographique*, vol. 19-20, n° 2, 1990, p. 119-125.
- Brisson, C., « Masculinité(s) noire(s). Géographies d'un stigmatisme sur la plage d'Ipanema », *Les Annales de la recherche urbaine*, n° 112, 2017, p. 96-105.
- Candau, J. et Le Gonidec, M.-B. (dir.), *Paysages sensoriels. Essai d'anthropologie de la construction et de la perception de l'environnement sonore*, Paris, Éditions du CTHS, coll. « Orientations et méthodes », 2013, 239 p.
- Candau, J., *Mémoire et Expériences olfactives. Anthropologie d'un savoir-faire sensoriel*, Paris, PUF, coll. « Sociologie d'aujourd'hui », 2000, 168 p.
- Carcaud, N., Arnaud-Fassetta, G. et Evain, C. (dirs.), *Villes et Rivières de France*, Paris, CNRS Éditions, coll. « Géographie, territoires », 2019, 296 p.
- Chenet, F., « Le paysage fait-il partie du patrimoine ? », *Travaux de l'Institut géographique de Reims*, vol. 27-28, n° 105-106, 2001, p. 11-24.
- Coëffé, V., Jaurand, E. et Taunay, B., « Introduction au dossier : La plage, territoire des corps », *Mondes du tourisme*, n° 9, 2014, p. 32-41.
- Coëffé, V., Guibert, C. et Taunay, B., « Émergences et diffusions mondiales du surf. De l'invention à la mise à l'épreuve de normes corporelles », *Géographie et Cultures*, n° 82, 2012, p. 61-76.
- Coëffé, V., « La plage, fabrique d'une touriste(cité) idéale », *L'Information géographique*, vol. 74, n° 3, 2010, p. 51-68.
- Crenn, C. « L'auto-catégorisation des Merina et leur identification par les membres de la société française », *Journal des anthropologues*, n° 72-73, 1998, p. 119-136.
- Davodeau, H., « La dimension spatiale de l'action paysagère », *Annales de géographie*, vol. 679, n° 3, 2011, p. 246-265.

Dehoorne, O. et Saffache, P., *Le Tourisme dans les îles et littoraux tropicaux et subtropicaux. Usages des lieux et enjeux de développement*, Paris, Éditions Publibook Université, coll. « Études caribéennes », 2008, 360 p.

Devienne, E., *La Ruée vers le sable. Une histoire environnementale des plages de Los Angeles au XX^e siècle*, Paris, Éditions de la Sorbonne, coll. « Homme et société », 2020, 288 p.

Di Méo, G., « Subjectivité, socialité, spatialité : le corps, cet impensé de la géographie », *Annales de géographie*, vol. 5, n° 675, 2010, p. 466-491.

Duhamel, P. et Knafo, R., « Tourisme et littoral : intérêts et limites d'une mise en relation », *Annales de géographie*, vol. 112, n° 629, 2003, p. 47-67.

Dulau, R. et Pitte, J.-R. (dir.), *Géographie des odeurs*, Paris, L'Harmattan, coll. « Géographie et cultures », 1998, 250 p.

Fournet-Guérin, C., « Madagascar, île immobile ? », *Espace populations sociétés*, n° 2-3, 2010, p. 237-249.

Fournet-Guérin, C., « La dimension spatiale du fait national à Madagascar : un État-nation en Afrique ? », *L'Espace politique*, vol. 7, n° 1, 2009, 20 p.

Frémont, A., *La Région, espace vécu*, Paris, Flammarion, coll. « Champs histoire », 2009, 290 p.

Guibert, C., « Surf et "contre-culture" : la dimension symbolique des constructions journalistiques de la presse spécialisée en France », *Sciences sociales et sport*, vol. 4, n° 1, 2011, p. 11-39.

Guibert, C., *L'Univers du surf et stratégies politiques en Aquitaine*, Paris, L'Harmattan, 2006, 321 p.

Lemarié, J., « Genèse d'un système global surf. Regards comparés des Hawaï'i à la Californie : traditions, villes, tourisms, et subcultures (1778-2016) », thèse de doctorat, université Paris Ouest Nanterre La Défense, 2016.

Lenclud, G., « L'ethnologie et le paysage », dans Voisenat, C. (dir.), *Paysage au pluriel. Pour une approche ethnologique des paysages*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1995.

Lussault, M., *L'Avènement du Monde. Essai sur l'habitation humaine de la Terre*, Paris, Le Seuil, coll. « La Couleur des idées », 2013, 304 p.

Lussault, M., *L'Homme spatial. La construction sociale de l'espace humain*, Paris, Le Seuil, coll. « La Couleur des idées », 2007, 363 p.

Manola, T., « La sensorialité, dimension cachée de la ville durable », *Métropolitiques*, 2013, 6 p.

Manola, T. et Geisler, E., « Du paysage à l'ambiance : le paysage multisensoriel. Propositions théoriques pour une action urbaine sensible », dans Thibaud, J.-P. et Siret, D. (dir.), *Ambiances in actions/Ambiances en acte(s). Proceedings of the 2nd International Congress on Ambiances/Actes du 2nd Congrès international sur les ambiances*, Montréal, International Ambiances Network, 2012, p. 677-682.

Mariani, G., « L'écologie de l'action des surfeurs », *Corps*, vol. 1, n° 11, 2013, p. 307-314.

Mehl, V. et Péaud, L. (dir.), *Paysages sensoriels. Approches pluridisciplinaires*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Hors-série », 2019, 264 p.

Parrain, C., « Territorialisation des espaces océaniques hauturiers. L'apport de la navigation à voile dans l'océan Atlantique », thèse de doctorat, université de la Rochelle, 2010.

- Paskoff, R., *Les Plages vont-elles disparaître ?*, Paris, Le Pommier, coll. « Les Petites Pommes du Savoir », 2005, 64 p.
- Paupert, M., « Les Motivations du paysage. Le vide et le plein. Perception paysagère et compétition ethnique dans l'ouest Cameroun », thèse de doctorat, université Michel de Montaigne – Bordeaux III, 2011.
- Serres, M., *Les cinq sens*, Paris, Fayard, coll. « Pluriel », 2014, 480 p.
- Sgard, A. et Paradis, S. (dir.), *Sur les bancs du paysage. Enjeux didactiques, démarches et outils*, Genève, MétisPresses, coll. « VuesDensemble Essais », 2019, 320 p.
- Sgard, A., Bonin, S., Davodeau, H., Dérizot, P., Paradis, S., Toubanc, M., « Construire en commun par le paysage. Trois controverses paysagères relues à l'aune du bien commun », *Espaces et Sociétés*, vol. 4, n° 175, 2018, p. 105-122.
- Sgard, A., « Le paysage dans l'action publique : du patrimoine au bien commun », *Développement durable et territoires*, vol. 1, n° 2, 2010, 18 p.
- Thémines, J.-F., « Anne Sgard et Sylvie Paradis, *Sur les bancs du paysage. Enjeux didactiques, démarches et outils* », *Mappemonde*, n° 128, juillet 2020, URL : <http://journals.openedition.org/mappemonde/3978> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/mappemonde.3978>.
- Urbain, J.-D., *Sur la plage. Mœurs et coutumes balnéaires (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2002, 500 p.
- Vérin, P., *Madagascar*, Paris, Karthala, coll. « Méridiens », 2000, 272 p.
- Volvey, A., Calbérac, Y. et Houssay-Holzschuch, M., « Terrains de je. (Du) sujet (au) géographique », *Annales de géographie*, vol. 687-688, n° 5, 2012, p. 441-461.
- Wacquant, L., *Corps et Âme. Carnet ethnographique d'un apprenti boxeur*, Paris, Agone, coll. « L'ordre des choses », 2002, 286 p.

NOTES

1. 4^e congrès international sur les ambiances : « Ambiances, Alloaesthesia : Senses, Inventions, Worlds ».
2. Le choix d'employer « surfeurs » uniquement au masculin est dû au contexte de l'enquête au cours de laquelle j'ai rencontré et interrogé essentiellement des hommes. Une autre étude serait à mener sur les surfeuses pour qui l'accès à la pratique du surf est plus complexe, les rares personnes à aller dans l'eau, hormis les surfeurs, étant les pêcheurs dont l'activité est exclusivement réservée aux hommes.
3. En référence au terme « territoire » employé par la géographe Camille Parrain (2010).
4. Le terme « spatialité » renvoie aux modalités d'expression dans l'espace de pratiques sociales (Lussault, 2007).
5. Village situé sur la côte est.
6. Hameau de pêcheurs situé à 15 km de Mahambo.
7. Ville située sur la pointe sud-est de l'île.
8. Ville située au sud-ouest de l'île.
9. L'entretien avec le fondateur de l'entreprise de séjours de surf Madagascar Surf Trips a eu lieu à Tananarive où il était de passage une journée le 24 septembre 2017.
10. Ce sont ces propos qui ont donné le titre à la partie.
11. Formulation liée au jargon du surf qui est volontairement conservée ici.

12. Il est difficile d'établir une hiérarchie dans les occurrences de ces trois origines, étant donné qu'à plusieurs reprises les interrogés en citaient au moins deux.
 13. Les interrogés distinguaient la dénomination « instructeur de surf » pour les débutant·es de « surfeur-guide » pour les surfeurs confirmés à la recherche de spots et de conseils de locaux.
 14. Site internet : <https://summer-session.com/>, consulté le 14/07/2021.
 15. Un spot est un lieu d'expression de la pratique du surf identifié pour la spécificité de ses vagues.
 16. Dans l'hémisphère sud dans lequel se situe Madagascar, il s'agit de l'hiver austral.
-

RÉSUMÉS

À partir d'une enquête de terrain qualitative menée pendant un mois en 2017 sur l'émergence du surf dans trois localités côtières à l'est de Madagascar, que sont Mahambo, Ambatomalama et Fort-Dauphin, je propose d'explorer les dimensions paysagères insufflées par le(s) surf(eurs). Par leur expérience corporelle du rivage, englobant la plage et la vague, les surfeurs s'inscrivent dans un environnement singulier pour exprimer leur pratique. Les temporalités des vagues et les spatialités des individus enquêtés sont des conditions d'existence préalables au paysage. Le champ de la géographie sociale et culturelle permet d'interroger les représentations et les pratiques spatiales et sociales exprimées par les surfeurs interrogés. La relation paradoxale au littoral entretenue par les habitant·es des localités enquêtées, entre attractivité et rejet, nourrit la réflexion sur ce qui peut faire paysage par des individus ou des groupes sociaux. Les diffusions récentes des pratiques et des imaginaires autour du surf éclairent les contextes locaux rencontrés.

Based on a qualitative field study conducted during one month in 2017 on the emergence of surfing in the three Eastern coastal regions of Mahambo, Ambatomalama and Fort-Dauphin in Madagascar, I propose to explore the landscape dimensions generated by surfers. Through their corporeal experience of the shoreline, which englobes the beach and the waves, surfers immerse themselves in a singular environment in the practice of their sport. The temporalities of the waves and the spatialities of the people in the survey are prior conditions of existence to the landscape. The field of social and cultural geography enables us to investigate the representations and the spatial and social practices expressed by the surfers interviewed. The paradoxical relationship with the coastline shifting between attraction and rejection, provides food for thought regarding what may constitute a landscape for individuals or social groups. The recent dissemination of surfing practices and the imaginary dimension sheds light on the local contexts encountered.

INDEX

Keywords : surf, wave, ocean, beach, Madagascar

Mots-clés : surf, vague, océan, plage, Madagascar

AUTEUR

LILIA KHELIFI

Lilia Khelifi est doctorante contractuelle en géographie à Sorbonne Université et rattachée au laboratoire Médiations. Ses domaines de recherche concernent les géographies du sport et du corps dans le champ de la géographie sociale et culturelle.

[lilia.khelifi\[at\]gmail\[dot\]com](mailto:lilia.khelifi[at]gmail[dot]com)

<https://laboratoire-mediations.sorbonne-universite.fr/membres/khelifi-lilia/>